

NOTE D'INTENTION

« Je n'ai jamais fait de séjour en hôpital psychiatrique. Je connais d'ailleurs peu de personnes dans mon entourage qui y aient séjourné. Pourtant, comme tout le monde, je sais depuis toujours que ça existe. Enfant, dans la cour de récréation, l'insulte la plus répandue était « oh tu sors de Privas ou quoi ? » ou « Faut qu'tu retournes à Privas ! » Privas étant la ville d'Ardèche où se trouve un hôpital psychiatrique.

Dans la cour de récréation de ma fille, c'est plutôt « oh le ouf ! Il est de Novillars ou bien ?! » Novillars étant la ville qui abrite le plus grand établissement psychiatrique du Doubs.

Ainsi le « ouf » de la récré peut aussi bien « sortir tout droit de Novillars », « devoir retourner à Privas » ou j'imagine dans bien d'autres villes encore. Les hôpitaux psychiatriques portant communément le nom de la ville où ils sont installés.

À l'adolescence, plus rien. À croire que « les oufs » avaient déserté l'école.

Il y a bien mon grand-père, qui, un temps dans sa jeunesse, avait été infirmier psychiatrique. Il me racontait des anecdotes qui le faisaient encore rire, plus de trente ans après avoir quitté l'hôpital de Blida-Joinville en Algérie. Maintenant je me rends compte que dans ses petites histoires, il parlait toujours des fous avec affection. Il était souvent complice d'un malade qui détournait le règlement. Il racontait des petites choses de rien, insignifiantes. Détails du quotidien...

[...]

Je découvre, par bribes, l'histoire de Saint-Alban, au moment même où meurt Lucien Bonnafé, en 2003.

Pendant la seconde guerre mondiale, sur fond de résistance active tant à la cruauté asilaire qu'à l'idéologie mortifère qui s'abattait sur l'Europe, dans un hôpital isolé de Lozère, les psychiatres Lucien Bonnafé et François Tosquelles ont entraîné toute une communauté dans l'élaboration d'une nouvelle conception de la psychiatrie et de la place du fou dans la société.

Cette aventure me paraît aussi extraordinaire que méconnue.

Mais surtout, elle m'apparaît comme l'envers de la médaille de ce que je m'évertuais à déceler dans mes films précédents. Face à la tentative d'épuisement de lieux publics, à l'affût obstiné du petit incident insignifiant mais libérateur, l'aventure de Saint-Alban semble, à l'inverse, défendre les conditions de possibilité d'une vie ensemble imprévisible. Risquée. Dense.

[...]

Ce qui s'est joué à Saint-Alban, est indissociable de l'engagement politique de ses acteurs. Résistance, ouvertures des murs de l'asile, remise en question permanente des rapports de pouvoir, prise de conscience que l'institution peut être pathogène et que c'est d'abord elle qu'il faudrait soigner, introduction de la psychanalyse dans le traitement de la folie, de la

poésie aussi, avec la présence des surréalistes du communisme au sens d'une communauté partagée, réappropriation du mot « asile »...

Au-delà de la psychiatrie, le geste de ces hommes prolonge le « changer la vie » des surréalistes et ne peut être réduit à une posture militante figée.

Il s'agit d'une réinvention des rapports sociaux et de notre relation au monde qui excède de toute part le champ clinique.

[...]

Le parti de Saint-Alban était de considérer le fou comme notre semblable, d'accueillir ses parts d'ombre comme autant de preuves de son humanité et même de lui reconnaître sa capacité à agir pour sa guérison.

Que reste-t-il de ce qui s'est inventé dans les conditions de la guerre, dans un sentiment collectif d'urgence, et qui fait de la folie un souci collectif, social et politique ?

Y a-t-il encore une volonté d'assistance publique envers ceux qui ne demandent pas à être accueillis mais que nous nous devons néanmoins de protéger ?

L'appréhension de la folie est pourtant au cœur des questionnements humains. Sa prise en charge, un révélateur des choix politiques d'une société. La question de l'accueil et du droit à l'asile fait écho à notre brûlante actualité et, pour cette raison, me semble urgente à poser à nouveau.

Retrouver la mémoire de Saint-Alban, c'est se souvenir que la vie a traversé des êtres que l'on croyait absents, errants hors du monde à jamais, et qui pour cette raison, à la même période, ailleurs, étaient abandonnés à la mort. »